

Chapitre 10

Penser à l'Après-Défaite.

La situation ne faisant que se dégrader pour la confédération, Aldebert décide de tenir un conseil de famille pour mettre au point une politique familiale visant à limiter les conséquences d'une défaite de plus en plus vraisemblable de nos troupes devant la furie des nouveaux généraux de Lincoln.

Certes, quelques événements nous ont donné de faux espoirs. Le 12 juillet 1863, des émeutes éclatent à New York. Lincoln a appelé à la conscription et les New-yorkais se révoltent. Les émeutes sont extrêmement violentes et la presse les qualifie d'émeutes de la conscription comme il y a eu dans des pays européens des émeutes du pain. Il faut comprendre que la guerre se déroule au sud du Potomac. Mais les pertes yankees ont été très élevées jusqu'à maintenant. Et si les bilans des combats commencent à s'équilibrer, c'est surtout parce que les nôtres s'élèvent et non parce que ceux des nordistes diminuent. En outre, les trois défaites majeures qu'ont subies les yankees face aux troupes de Lee ont tendance à exaspérer des New yorkais qui rechignent de plus en plus à payer Washington pour une guerre qui ne les menace pas. New York est une ville à part qui déteste Washington et déteste d'ailleurs tout ce qui n'est pas elle. Les gens de Washington sont, aux yeux des New-yorkais, des cols blancs corrompus et fainéants, et les autres États ne sont peuplés que de culs-terreux, d'affairistes, de planteurs qui font suer le boubou et... de nègres arriérés. En ce qui concerne ces derniers, les New yorkais ne voient pas du tout l'intérêt de les émanciper. Ils ont assez de la délinquance et de la violence actuelle sans y ajouter celle que générera inmanquablement un afflux d'affranchis sans éducation ni travail.

Les bourgeois de Charleston se réjouissent immédiatement à la nouvelle de ces émeutes. À les écouter, les New-yorkais vont déposer Lincoln et arrêter la guerre. « Les imbéciles ! » Aldebert est fou de rage. Il stigmatise la crétinerie de ces idiots qui sont loin des réalités, et surtout de celles de la guerre. Mais les événements lui donnent raison dès la première décade de novembre.

Seulement nous n'en sommes pas encore là. Si les émeutes de New York ont fait près de cinq cents morts, le sud est lui aussi touché par les mouvements insurrectionnels de population. Chez nous, il s'agit d'émeutes du pain à Richmond, notre capitale. Entre le manque d'hommes dans les fermes et les réquisitions de nourriture pour l'armée, les gens de l'arrière commencent à manquer de nourriture, surtout dans les villes. Le marché noir d'installe et les miliciens anti-désertion sont de plus en plus mal perçus, quand ils ne sont pas carrément haïs. Le mécontentement monte au cours de tout le printemps 1863. À part quelques victoires locales, on sent à la plantation que la victoire a changé de camp. Les quelques victoires confédérées restent sans lendemain et sont compensées par des ripostes de Grant. Lincoln a en outre lancé une grande offensive politique. Les élections locales dans le Nord ont pour thème principal l'émancipation des esclaves et la campagne tourne à la confusion des démocrates. L'héroïsme du 54^e régiment noir du Massachusetts dans son vain assaut contre Fort Wagner à Charleston le 18 juillet dernier, peu après des émeutes racistes à New York, pousse Lincoln à adresser une lettre ouverte aux démocrates le 26 août : « Vous répétez que vous ne voulez pas vous battre pour affranchir les Noirs, pourtant certains d'entre eux semblent prêts à se battre pour vous ». Plus de quatre-vingt-dix pour cent des soldats qui votent depuis le front votent républicain. Le 19 novembre 1863, Lincoln, dans un discours qu'il prononce à Gettysburg, redéfinit les buts de sa guerre : réaliser le rêve des Pères de l'Indépendance d'une nation libre où tous les hommes sont égaux. Le 8 décembre, il offre le pardon et l'amnistie aux confédérés qui prêteront serment d'allégeance à l'Union, espérant reconstruire l'Union État par État. Des élections sont organisées en Arkansas, et en Louisiane,

avec la mise en place de nouvelles constitutions, et l'esclavage aboli. Mécontents de la politique de reconstruction trop modérée de Lincoln, les républicains radicaux cherchent un autre candidat aux élections présidentielles mais sans succès. C'est le démocrate belliciste, Andrew Johnson du Tennessee, qui est le vice-président du Ticket Lincoln.

- Abe est mal parti, remarque Aldebert. C'est inquiétant parce que tant qu'il est là, je pourrai toujours trouver des solutions pour nous si les choses tournent mal. Mais si quelques-uns de ses adversaires devenaient vraiment agressifs, je ne donnerais pas cher de sa vie. Dire que des membres de la branche dure du parti républicain ont voulu le débarquer ! »

Plus inquiet pour l'avenir de la famille que pour celui de la Confédération, Aldebert est en train d'ourdir des projets qu'il garde encore secrets. Moi, je commence à piaffer de ne rien faire. Les incursions que je fais en ville ne me renseignent plus sur l'ambiance qui y règne. La morosité règne partout. Les coteries se retrouvent toujours dans les mêmes salons et les rumeurs naissent et se défont.

Un soir de fin septembre, au moment où nous allons fermer le rez-de-chaussée, une silhouette s'encadre en haut de l'escalier qui mène du jardin d'honneur à la véranda. C'est André. Il est arrivé dans le plus grand silence. Derrière lui se trouve Ann. Les deux hommes ont l'air en pleine santé. Dans leurs vêtements de peau sans fioritures, ils sont minces et toniques. Ils portent chacun une arme longue en plus de leurs revolvers et de leurs couteaux de chasse. Mais les carabines sont dans des fourreaux à excroissance. J'en déduis qu'ils les ont équipées de lunettes de tir. Je les fais entrer rapidement et ils me suivent dans le salon. Les domestiques ont rejoint leurs pénates et nous sommes en famille.

- Nous sommes venus, commence André, parce que là où nous travaillons pour l'armée nous avons des nouvelles qui ne sont pas bonnes. Il semblerait que la cause de la Confédération soit entendue. Nous ne tiendrons plus très longtemps. Lee a beau se démenier, nos troupes manquent de plus en plus de tout. Notre unité se sert sur l'ennemi en armes et munitions. En fait nous sommes de vrais corsaires terrestres. Lorsque nous parvenons à nous glisser en ville, déguisés en soldats, nous mesurons le fossé qui existe entre le front et l'arrière. Des profiteurs de guerre jouent les « scallawags » pour bénéficier de sauf conduits navals et placer leur or au Canada ou à Boston. Alors, père, il me semble que vous devriez prendre vos précautions pour survivre si les yankees confisquent nos terres pour les donner aux nègres. Je sais que vous avez affranchi les esclaves, mais il ne manquera pas d'avocats affairistes pour organiser des ventes par licitation et se goberger et assurant les morcellements et ventes des propriétés prises aux Dixies.

- Mon fils, je suis très au fait de tout cela. Je suis parvenu à mettre à l'abri un petit viatique chez des hommes d'affaires français des Antilles. Mais je tiens à nos terres et mes contacts ne sont pas rompus avec l'entourage d'Abraham. En outre, le statut diplomatique de Pierre-Hubert, partagé par ta mère et celui de Tertullien Ramade, est un atout de plus pour l'avenir. Mais toi, que devons-nous dire de ta disparition ?

- Ann pourrait vous le dire. Nous avons profité d'une incursion hors des zones de combat de l'ouest du théâtre des combats pour aller prendre contact avec des tribus indiennes. Il y a des Cherokees qui sont en butte avec des irréguliers Apaches et Shoshones. Nous pensons qu'il y aura des débouchés là-bas après la guerre et que des gens rompus aux contacts indiens seront utiles aux entreprises qui reprendront leur poussée vers l'Ouest. Nous pourrions toujours devenir des parlementaires des compagnies de diligence ou, mieux, de chemins de fer.

- En effet, poursuit Ann. Nous avons des atouts familiaux mon frère et moi-même, mais surtout il y a Barnard Fau le métis demi-français. Lui et André seront des interlocuteurs privilégiés des autorités nouvelles.

- J'ai pris des contacts au Nord avec des compagnies de chemin de fer, révèle Aldebert. Il va s'ouvrir après la guerre des chantiers importants et je compte bien envoyer

Pierre-Hubert faire ses offres de géomètre, le moment venu. Mais je ne lui en ai pas encore parlé parce que je dois d'abord bien « débroussailler les essarts » avant toute liaison de l'autre côté du Potomac. Et nous verrons Pierre-Hubert et moi-même comment monter notre affaire parce qu'il devient de plus en plus difficile de voyager en Virginie par les voies terrestres. Il faudra passer par la mer et cela ne se peut qu'en s'entourant des sauf-conduits indispensables. »

C'est un câble de Savannah qui nous apporte la solution. L'ambassade de France à Washington est parvenue à négocier une tolérance de passage vers le port de Savannah pour des goélettes venant de New York. Ces bateaux loués à une compagnie new-yorkaise mais naviguant sous pavillon français, arborant à la drisse de pavillon droite du grand mât le pavillon de courtoisie de l'union et à celle de gauche un pavillon blanc, sont autorisés à assurer la liaison du courrier diplomatique et le transport de personnel porteur de lettres d'accréditation du Département d'État à franchir après reconnaissance par la marine yankee les lignes de blocus dans la zone contrôlée devant l'entrée de la rade de Savannah. Le prétexte est la présence du Consulat de France à Savannah qui a été maintenu et qu'il faut pouvoir contacter malgré la guerre. Il semble que les deux Départements d'État aient trouvé un *modus vivendi* pour pouvoir faire réponse à la demande de l'Ambassadeur de France.

Aldebert semble tenir à ses contacts avec ses correspondants yankees, seulement il lui est difficile de se rendre lui-même au Nord du Potomac. La campagne qui fait rage en Virginie où les batailles se succèdent, souvent limitées mais éclatant de manière inattendue, m'empêche de monter rationnellement des voyages en train à l'instar de ce que je faisais l'année dernière. Mon dernier passage ayant été plus que... boueux et hasardeux, je préfère mettre davantage de temps mais passer par la mer. Je dispose de tous les laissez-passer permanents valides auprès de Washington, des autorisations de transport de matériel sans devoir acquitter de taxes, je puis donc continuer à jour des bons offices au Nord. Il me faut seulement des prétextes officiels et les relations étant au plus mal entre la Confédération et Washington, il ne me reste que les bons offices en matière de secours aux blessés et prisonniers. Mais il est devenu très difficile de se servir du télégraphe pour ce sujet, la ligne entre les deux factions belligérantes étant réservée à des sujets considérés comme plus importants pour la guerre. Il me faut donc près de trois semaines pour pouvoir me rendre au nord de manière officielle. Pendant cette période d'attente forcée, nous passons de longues heures Aldebert et moi dans son bureau et il m'explique en détail ses projets d'investissement dans le télégraphe et les chemins de fer pour l'après-guerre. Il ne me cache pas ses difficultés qu'il compte bien aplanir en s'appuyant sur Abraham Lincoln en place à la Maison Blanche jusqu'aux élections de 1865 pour une réélection ou au pire une fin de mandat début 1866.

Je dois reconnaître que lorsque le chef de cabinet de l'Amiral « Smith » me remet les nouvelles lettres de créance du Département d'État confédéré, il me fait clairement comprendre qu'il n'est pas dupe du prétexte que nous utilisons pour mon déplacement. Faute de temps, le Secrétaire d'État confédéré a chargé l'état-major de Charleston de me remettre les précieux documents. Mais la moue qu'il fait en évoquant le sort des blessés et des prisonniers me donne une sale impression d'être pris pour un menteur. Je le suis, mais cela m'énerve qu'on me fasse savoir qu'on ne me croit pas.

Hélène, malgré son envie de me suivre, admet qu'il vaut mieux rester à la plantation vu les aléas du voyage.

Et elle a raison. J'appareille au mois de septembre, le jeudi 22 au petit matin. Il fait brumeux sur la capitale de Georgie et une brise moite roule des nuages gris qui se bousculent en désordre. En plus le vent de sud-est qui sent les embruns iodés de l'océan nous impose une navigation au près serré qui nous fait dériver vers la berge nord du fleuve. Car le port est enfoncé dans les terres, au fond de l'estuaire du Savannah. Pour éviter d'être drossé dans la vase de la rive gauche, le capitaine a commencé par envisager de demander la remorque d'une

chaloupe à vapeur. Fort heureusement le vent à légèrement adonné et nous passons à la voile. Mais je me fais des sueurs froides lorsque j'entends de bruits de frottement le long de la coque. « Des algues », commente sobrement le bosco qui surveille son équipage à la manœuvre. Il y a douze hommes pour manœuvrer cette goélette. Le Capitaine est un Irlandais d'origine, son second est né en Norvège où il était pilote de fjord et le bosco est un gallois immigré dans son enfance. Tous ces braves types sont maintenant des New-Yorkais qui ont préféré une vie moins monotone que celle qu'ils menaient comme « goélettiers » du port de New York. Ils semblent habitués à franchir le blocus et lorsque nous arrivons à hauteur d'un monitor qui patrouille en se tenant à distance respectueuse de la côte, avant même que le capitaine fasse mettre en panne, un officier muni d'un porte-voix lui lance un salut amical et lui souhaite bon voyage. Nous sommes aux allures portantes, oscillant entre le grand large et le vent arrière pour suivre une route nord-nord-est. Mais la grande houle de l'atlantique nous arrive par le travers. Mal appuyée par des voiles larguées à bout d'écoutes et une voile carrée de hune bien perpendiculaire à notre marche, la goélette roule, faisant en plus le yo-yo, sur les creux d'une mer bien formée. Je ne ressens pas le mal de mer au roulis, mais il faut reconnaître que les déplacements sont assez acrobatiques. Aussi resté-je accroché à la lisse du tillac pour jouir de l'air plus frais que celui qui stagne dans ma cabine rustique. Nous filons grande allure, en tout cas, et j'espère que notre traversée en sera raccourcie d'autant. Seulement, au bout de quelques heures, le vent de Sud-est a levé une houle secondaire qui nous prend par l'arrière et complète le mouvement principal de roulis par un autre, secondaire, de tangage. Le calvaire de la houle croisée pour le bateau et ses passagers. De temps en temps, la poupe levée par la houle arrière, notre goélette entre en même temps dans un creux de la grande houle du large et alors le bout-dehors du foc entre dans l'eau, répercutant une tension d'étau sur le mât de misaine. Fort heureusement, le foc débordé au maximum ne mouille que son point d'amure et reste bien gonflé sous le vent qui nous pousse. En début d'après-midi, alors que le pacha a fait le point par rapport aux amers de la côte, je l'entends discuter avec son second et le bosco.

- Il faut qu'on garde la vitesse, c'est vrai, mais peut me plairait de devoir réduire la toile dans la nuit. Je me demande si on ne va pas réduire alors qu'il fait encore jour.

- Le baromètre remonte, fait le Second. Je pense que ce coup de chien va laisser la place au vent de saison. Si on ne prend pas d'ouragan de terre qui nous oblige à prendre la cape, nous devrions voir le vent tourner plein est et nous permettre de naviguer au large ou au travers. Nous irons plus vite et dans de meilleures conditions. »

Se tournant vers le bosco, le Capitaine lui demande :

- Avec ce temps, il te faut combien de temps pour réduire à la seule grand-voile, la trinquette et la grand-voile de misaine ?

- Pour ferler le foc, le foc de perroquet et amener la carrée, en vingt minutes, cela peut se faire. Mais je pense que si on en arrive là, il faudra ariser au moins la grand-voile parce que sinon le bateau deviendra trop ardent et il faudra corriger à la barre. Outre que cela va nous ralentir, il faudra changer deux fois plus souvent l'homme de barre. Mais je suis d'accord avec le Norvégien, Le vent va très certainement tourner en notre faveur.

- Bon. Je vais voir comment tourne le vent et je prendrai ma décision en milieu d'après-midi. »

Bien évidemment, je reste silencieux. Je ne connais que peu ces hommes parce que je suis monté à bord ce matin après une nuit passée chez le Consul. Le voyage en train de Charleston à Savannah a été « en désordre » comme dirait la Bonne Lucie. Je suis arrivé à temps pour prendre la goélette, c'est ce qui compte. Mon bagage est mince, je suis sans chambre photographique. J'ai une sacoche qui contient les papiers et un sac de voyage dans lequel j'ai un peu de linge, et des munitions pour mon LeMat que je porte sur moi dans son « jambon de Bayonne ». Le surnom de l'étui taillé par le maître bottier de l'arsenal de

Rochefort est resté. J'ai enveloppé l'arme dans un vieux mouchoir de percale de coton que j'ai oint d'huile de phoque pour réduire les effets de l'humidité. Dans le même but, j'ai enduit de graisse de phoque les cheminées amorcées et la ligne de sertissage de chaque balle dans le barillet. Mais j'ai préféré garder l'arme avec moi plutôt que la laisser dans mon sac, enveloppée dans une toile cirée. En ce qui concerne la durée du voyage, cela pourrait bien durer une dizaine de jours. Si tout se passe aussi bien que jusqu'à présent, cela ira même plus vite. C'est le bosco qui me rassure. Nous allons avec le vent et le courant parce qu'un courant côtier nous pousse vers le nord. Pour descendre, il faut passer plus au large, mais là nous marchons en ce moment à plus de dix nœuds par rapport à l'eau mais nous ne tiendrons pas cette allure tout le temps. D'après le bosco, entre la vitesse du courant et celle du vent nous devrions être à New York d'ici six ou sept jours.

Le changement progressif de vent se produit dans l'après-midi ce qui me confirme la pertinence et l'expérience du Second et du maître d'équipage. Du coup je me mets à espérer que nous serons arrivés avant une semaine. Par deux fois, au cours de la rotation de l'aire du vent, le capitaine fait réorienter la voilure. Le loch indique une vitesse de onze nœuds sur l'eau. Le Capitaine me dit que cela correspond à presque treize nœuds sur le fond. Effectivement, bien appuyée sur sa joue gauche, la goélette file dans une moustache d'écume levée par l'étrave à guibre qui fend allègrement l'eau gris-bleu de l'océan profond. Nous voyons défiler la côte à moins de huit mille. Avec la tombée de la nuit, le capitaine éloigne un peu notre route de la côte mais avant de me coucher je reste encore à regarder défiler les lumières de la terre. De temps à autre, une bouée en mer laisse voir son fanal ou bien des phares certainement à acétylène jettent leurs éclats réguliers depuis la côte, leur moteur à vent tournant à vitesse constante par la grâce d'un régulateur à boules. Ma couchette bouge moins que lorsque je suis entré dans ma cabine cet après-midi. Le tangage de la houle locale de sud-est a disparu et maintenant que le bateau est rappelle¹ par sa quille qui résiste au vent, il n'y a plus de roulis. Seul le mouvement de yo-yo persiste encore mais il est moins ample parce que la houle venue du large est nettement moins forte depuis que nous nous sommes éloignés de la côte et naviguons donc en eau profonde.

Le déjeuner a été frugal. Le dîner a consisté en du bouillon de viande trempé de biscuit de mer. Le petit déjeuner du premier matin en mer est copieux, servi sur le pont où après avoir pris leur repas, les matelots ont déployé une table fixée au pont par des tendeurs à ridoirs frappés sur des anneaux installés dans ce but. Il y a des œufs au bacon, du thé amer de Caroline du Sud et un gobelet de rhum. Nous recevons en partage des galettes de biscuit de mer à tremper dans le thé pour les amollir. Ce n'est pas gastronomique, mais cela cale.

Le voyage se poursuit à marche forcée. Le jour près des terres la nuit un peu plus loin. Le courant est moins favorable plus loin de la côte mais notre vitesse diurne reste en fait au-dessus des douze nœuds. De temps à autre, nous croisons des bateaux dont plusieurs de guerre de la Marine yankee. C'est au large de Charleston que nous en avons le plus remarqués.

Je redécouvre la rade de New York, avec des aménagements. Il y a davantage de wharfs en dur. Tracté par une chaloupe à vapeur, notre bateau s'amarre au quai de la compagnie des goélettes. Au comptoir de la Compagnie, j'ai le grand plaisir de retrouver Caothan Kirkpatrick. Il m'attend en sirotant un whisky irlandais et en fumant un cigare de Virginie. Assis dans un fauteuil club en cuir, il devise avec le patron des goélettes. En me voyant entrer il se lève en disant :

¹ Rappeler : Pour un voilier agir pour s'opposer à la gîte qu'entraîne le vent qui appuie sur les voiles. C'est le lest contenu au bout de la quille qui emplit cet office. On dit que le voilier « rappelle ». Sur un bateau léger sans quille, comme les yoles et les baleinières, c'est l'équipage qui rappelle en se tenant du côté d'où vient le vent et même en se penchant à l'extérieur du voilier.

- Ah ! Le voici ! Pierre-Hubert, il faudrait que je vous embrasse. Que je suis heureux de pouvoir enfin vous remercier de vive voix.

- Mon cher Caothan, tout le plaisir est pour moi de vous revoir. Quant à vous embrasser, j'en serais honoré si cela ne doit pas faire croire à quelque déviance de ma part. Restez calme, je vous connais et si d'aucuns trouvaient à émettre des suppositions oiseuses quant à votre virilité, je sais que ce qu'il en resterait une fois passé entre vos mains ressemblerait à un rat passé sous un train. Mais si vous saviez comme j'ai pensé à vous lors d'une affaire qui a eu lieu en Caroline du Sud à propos d'un « Allemand ».

- C'est de cela que je voulais vous remercier. Ce salopard est bien là où il est. En enfer où j'espère qu'il crève de tourmentes.

Sean, voici le baron de Berdeilhe dont je t'ai parlé. Mais devant lui nous parlerons la langue d'ici et non le gaélique car je ne pense pas qu'il le connaisse.

- Effectivement, je n'ai pas eu la chance de vivre en Irlande, réponds-je.

- Après quelques temps passé auprès de nous, vous devriez vous y mettre. Mais nous parlerons de cela plus tard, parce que nous attendons du monde. Un officiel de Washington conduit par un officier de police de la capitale. Que vous connaissez bien.

- Eamon ? demandé-je à Caothan.

- Soi-même. Avec un agent du Département d'État à propos de votre séjour au nord du Potomac. Mais ne vous inquiétez pas, tout est arrangé. »

Je ne m'inquiète pas mais je m'interroge. Pas longtemps. Nous entendons arriver une lourde voiture qui s'arrête devant le bureau de la Compagnie. Des portières claquent et le grincement de la manivelle du frein nous fait comprendre que la voiture va rester là un moment. La porte d'entrée s'ouvre et laisse passer trois hommes emmitouflés, et une bouffée de brouillard qui sent la fumée de charbon. Je reconnais, bien qu'il soit en civil, Eamon Kirkpatrick à la stature imposante. Le teint rougeaud de sa face me fait comprendre qu'il a lutté contre le froid une bonne partie du voyage. Il est d'ailleurs d'humeur bruyante lorsqu'il s'écrie : Caothan ! « PiarHubeutt » ! Cela fait plaisir de revoir des amis dans cette foutue période de guerre. Tu en fais partie, Sean, bien qu'on m'ait révélé qu'en fait tu es originaire du Connemara.

- Et alors ? » réplique placidement le patron des « goélettiers »

- Alors vous ne savez pas faire le whiskey.

- Je doute que tu saches en faire toi-même, mais apparemment tu en as descendu une bonne quantité pendant le voyage. J'espère que c'était du bon.

- Bouark ! Avec le rationnement des produits importés, je suis obligé de me taper de leur espèce de bourbon et comme les traitements de flics sont maigres, je suis forcé de boire de la pisse de mule.

- Je vois que tu as fait beaucoup de sacrifice pendant le trajet. C'était si terrible, le voyage en train ?

- Nous seulement notre train s'est arrêté sur des voies de croisement pour laisser passer des trains militaires, mais en plus, il y a restriction de charbon de bois et les poêles étaient éteints. C'est pas qu'il fasse très froid mais avec cette humidité, il fait aigre. »

Heureusement que je connais cette expression en français, parce que si je l'avais ignorée, j'aurais pu me demander ce qu'est une atmosphère amère². Pour moi cela aurait évoqué de la tristesse ou des remords. Mais ce bon Eamon ne respire pas l'amertume, loin s'en faut. Les deux hommes qui accompagnent Eamon, dont l'un est du Département d'État, Caothan me l'a dit, et l'autre est de je ne sais quel ministère, les deux hommes donc, restent cois devant cette débauche de logorrhée fortement marquée d'accent irlandais. Ce que voyant, Caothan calme tout le monde et se tournant vers moi dit d'une voix posée :

² Parlant anglais, Eamon a employé l'adjectif « bitter » pour évoquer la météo et ce mot peut se traduire par « amer » comme par « aigre »

- Monsieur de Berdeilhe, permettez-moi de vous présenter Messieurs Rudolfo Matteotti, agent du Département d'État et Andréas Partopoulos du Secrétariat des voies ferrées au Département des transports. Messieurs, voici Pierre-Hubert de Berdeilhe, géomètre du gouvernement français, installé en Caroline du Sud. Mais il est toujours français et est détaché par son gouvernement auprès des autorités Rebelles. Toutefois, il dépend de l'Ambassade à Washington et a rempli des missions diplomatiques de bons offices pour le suivi des blessés des deux camps. Il est accrédité auprès du Département d'État et auprès de la junte dixie.

- À ce propos, Monsieur le Baron, fait Matteotti, je suis porteur de votre nouveau laissez-passer dont la formulation est plus impérative envers les autorités militaires. Nous vous demanderons aussi de nous confier votre passeport diplomatique français pour que nous y apposions une mention complémentaire. Avez-vous apporté celui de Mme de Berdeilhe, comme nous l'avions demandé aux commandants rebelles ?

- Je l'ai avec moi, Monsieur. Le Secrétaire d'État de la Confédération des États d'Amérique m'a fait mander de le prendre. Je suis moi-même porteur d'une enveloppe scellée à faire remettre aux services du Secrétaire d'État de l'Union.

- Je m'en chargerai donc. Je suis charmé de vous rencontrer, malgré les circonstances, et espère bien que lorsque toute cette affaire de rébellion sera réglée nous aurons le plaisir de vous revoir au Nord du Potomac. Je sais que vous serez amené à revenir mais surtout sous l'égide du ministère des transports, comme on dit en français. D'autant que d'après ce que j'ai compris, votre visite à Washington va vous conduire à revenir à la Maison Blanche où le président et Mme Lincoln vous recevrons en visite privée. Comme cela s'est déjà produit, m'a-t-on dit.

- Je vois que le Département d'État suit de près les affaires, et c'est rassurant. Mais vous me dites que je vais travailler avec le Secrétariat aux voies ferrées. J'espère bien que mes prochains déplacements au nord du Potomac pourront se faire par voie ferrée, parce que les goélettes dites rapides ne sont pas très rapides et leur confort est des plus spartiates.

- Spartiate, mais cela est tout indiqué puisque vous allez coopérer, m'a-t-on dit avec Monsieur Partopoulos qui est lui-même d'origine grecque.

- Mais je suis athénien, Monsieur Matteotti, et non lacédémonien. Il est vrai que les empereurs romains ont fait peu de cas de ces subtilités.

- Pax, messieurs, fait Eamon. Nous pourrions entrer dans une nouvelle guerre antique qui donnerait une piètre idée à mon ami Français de l'homogénéité de l'alliage qui se concocte dans le « melting pot ».

Matteotti m'entraîne vers la table qui sert de bureau au directeur de compagnie des goélettes et me remet le nouveau sauf-conduit dûment tamponné des cachets et signatures indispensables, puis il prend les deux passeports que je lui tends et appose au revers³ des nouveaux tampons après y voir inscrit les fameuses mentions complémentaires. Il me remet aussi des billets de passage sur les trains militaires et un billet pour prendre le train pour Washington après-demain. Demain, nous aurons à rencontrer ici à New York des représentants des compagnies ferroviaires sur un bateau où est installée une salle de réunion. Les deux « officiels » sont logés dans un hôtel confortable mais proche du port tandis que je passe la nuit chez les Kirkpatrick, avec Eamon que ses cousins reçoivent toujours avec plaisir.

Après le dîner, au fumoir, nous évoquons l'affaire Hintermaier. Il paraît qu'elle a fait du bruit dans le marigot allemand de New York. Mon nom aurait été maudit par plus d'un néfaste. En ce qui concerne les services de renseignement de l'Union, en revanche, elle n'a pas été mal vue parce que depuis la mise progressive au rancart de Pinkerton, MM. les maîtres espions yankees se méfient des affairistes qui confondent l'intérêt général et le leur propre.

³ À cette époque, le passeport diplomatique se composait d'une feuille sur vélin et de pages volantes annexes l'ensemble étant contenu dans une pochette en peau marquée du sceau du Quai d'Orsay.

Hintermaier aurait refusé de rendre certains services au motif que cela lui faisait courir trop de risques alors que tout le monde savait qu'il les trouvait en fait trop peu rentables pour ses finances. Eamon me confirme que je suis toujours bien vu à la Maison Blanche. Je me demande pourquoi, en fait. Mais c'est certainement lié au fait que je suis le gendre des Toppenot. Seulement, pour mes déplacements à New York Eamon et Caothan me recommandent de ne pas sortir sans arme. Ils m'offrent même de me prêter un de leurs Smith & Wesson. Mais je préfère mon LeMat et cette fois le canon central est bien chargé à chevrotines. J'y ai mis trois grammes de poudre noire fine et les effets en sont redoutables, j'ai pu le vérifier à cinq mètres sur un énorme ragondin d'au moins dix kilos.

Une fois le cognac du soir dégusté, nous allons nous coucher. Comme je suis en célibataire cette fois-ci, on m'a donné une chambre avec un lit à une place qui donne aussi sur le carrefour que nous avons observé ensemble Hélène et moi. Le broc d'eau chaude m'attend. « Vous n'aurez qu'à le sortir pour le faire remplir demain matin. À six heures on vous en posera un tout prêt en venant vous réveiller » me dit Caothan.

Le lendemain matin de bonne heure, on frappe à ma porte mais le temps que je me lève, on a disparu. Le broc fumant m'attend. C'est rasé de frais que je descends déjeuner. Nous avons rendez-vous à neuf heures au quai militaire pour embarquer sur un petit paquebot fluvial, la River Queen.



Une foule de militaires occupe le quai...

Une foule de militaires occupe le quai sans idée de manœuvre, apparemment dans l'attente de quelque chose. Quelques messieurs en civil à chapeaux hauts-de-forme dont l'un est enveloppé dans un poncho de laine écossaise marchent entement vers le bateau qui nous attend. Mais ils finissent par obliquer vers la droite et disparaître de notre champ de vision. La brume se disperse légèrement, poussé par un vent de terre glacial. En frissonnant, Eamon remarque : « Encore une bise qui nous vient des frimas du Canada.

- Mais n'est-ce pas l'été indien, là-haut ?

- Cela n'empêche pas parfois des vagues de froid avant que s'installe enfin une période plus douce. Mais le Canada n'est pas si loin d'ici. J'espère simplement que le poêle de la salle sera allumé. Sinon, en plus de l'humidité il va falloir que vous subissiez le froid.

- Vous ne venez pas avec moi ?

- Pas pour la réunion. Moi je serai à l'extérieur de la salle avec l'escouade de la police de New York pour assurer la sécurité de la réunion.

- Mais les militaires, là-dehors... ?

- Ils sont en attente des chariots qui vont les conduire à la gare. Ils vont rejoindre leurs affectations en ligne, dans le sud. Ils arrivent des camps d'instruction pour renforcer les bataillons de la brigade du Massachussetts. »

Je m'abstiens de tout commentaire. Je ne les aurais pas pris pour de jeunes recrues. J'ai comme l'impression que les instructeurs les forment et les instruisent de mieux en mieux. En attendant leurs cadres partis chercher les ordres, les soldats sont en train de former les faisceaux de fusils, organisent la garde, et se tiennent calmes avec une allure martiale. On est loin de la pagaïe des débuts de l'armée yankee. Ces jeunes-là vont rapidement prendre de l'expérience et devenir redoutables.

Il est vraiment temps de préparer l'après-guerre. Eh bien ; j'ai l'impression que cela se prépare dès aujourd'hui. On nous fait embarquer sur la River Queen après avoir contrôlé tous les ordres de mission et les invitations à cette réunion qui doit être d'importance, vu les précautions prises. Lorsque j'entre dans la salle, il y a un photographe qui range son matériel. De doctes messieurs sont assis de part et d'autre d'une forte table de conférence et ils sont manifestement tous sûrs de leur importance. Sauf un.



De doctes messieurs sont assis de part et d'autre d'une forte table de conférence

C'est un homme chauve, portant une barbe qui ne peut faire oublier sa calvitie. À la chevelure près, il ressemble fort... au président Lincoln lui-même. Il s'entretient avec un autre chauve qui lui expose une affaire sérieuse. Celui-ci finit son discours au moment où nous entrons dans la salle de réunion. Je note que les jalousies des fenêtres qui donnent sur le pont-promenade du bateau sont fermées partiellement de façon à cacher à l'extérieur ce qui se passe dans le salon tout en laissant passer un peu de lumière. Un poêle étique dispense immédiatement autour de lui-même une tiède onde de chaleur et les membres de la conférence ont gardé leurs manteaux. Devant une place vide, des documents et un crayon attendent manifestement quelqu'un. Le quelqu'un, c'est moi et je n'en suis pas surpris. Aldebert m'avait prévenu. Il est en affaire avec Andrew Carnegie qui s'est mis en tête de faire passer le chemin de fer par-dessus le Mississippi. Il m'a aussi expliqué, lors de nos entretiens préparatoires à la plantation que le maître d'œuvre des travaux, un certain James Buchanan Eads, sera soit présent soit représenté par un de ses plus proches collaborateurs. Il s'agit d'un des concepteurs des nouveaux bateaux cuirassés yankees entièrement en acier et il s'est mis en tête de se servir des techniques navales pour construire ce pont qui sera si long que nécessairement il devra reposer sur des piles au moins partiellement en acier. Il compte

construire ce pont entre Saint-Louis, le port du Missouri sur le Mississippi et East-Saint-Louis, la ville de l'Illinois construite de l'autre côté du fleuve. Car à cet endroit le fleuve fait la limite entre les deux États de l'Illinois et du Missouri.

Cet ingénieux ingénieur – les ingénieurs ne sont pas toujours ingénieux chez nous – a inventé de nombreux dispositifs comme cette cloche de plongée à air comprimé destinée à aider au renflouement de bateaux ayant fait naufrage dans les fleuves ou à en démanteler les épaves.

Né à Issu Lawrenceburg en Illinois d'une famille qui a beaucoup bougé ensuite, instruit sur le tas comme commis aux aliments séchés dans un magasin de gros de Saint Louis il finit par s'embarquer comme commissaire de bord sur un vapeur fluvial du Mississippi et s'instruit en autodidacte sur la navigation fluviale. Il se fait reconnaître comme un expert en navigation et en hydrographie, au moins du fleuve qui est devenu son domaine. En 1841, il met au point et fait breveter sa fameuse cloche de plongée. Il s'endette pour la rendre opérationnelle mais à partir de 1848, son entreprise de renflouement devient rentable et il amasse une confortable fortune en neuf ans d'exploitation ; de 1848 à 1857. Il prend alors « le temps de vivre » et jouit d'une semi-retraite qu'il occupe lucrativement en acceptant de temps à autre une expertise, une série de cours en universités techniques, voire une intervention conseil sur quelque chantier de renflouement un peu plus épineux que les autres. En 1861, une fois investi, le Président Lincoln fait appel à lui pour mettre au point une tactique d'emploi des bateaux fluviaux à des fins militaires sur les cours d'eau de l'ouest de la zone des combats à venir. Eads propose une flotte de canonnières à vapeur blindées avec des plaques d'acier et fait construire sept bateaux de cinq cent cinquante tonnes. Ce sont ces canonnières qui sont depuis un an le fer de lance de la flottille fluviale yankee pompeusement nommée « l'Escadre du Mississippi ».

Le secrétaire de la réunion, chargé de m'accueillir, fait les présentations. Outre des fondés de pouvoir de banques qui sont tous assis à droite de la table en entrant et dont je n'ai pas gardé note des noms, il y a bien assis à gauche le représentant de Carnegie et celui d'Eads. Le représentant de Carnegie, c'est le chauve qui ressemble à Lincoln. Il s'appelle Mark von Wissenburg. Celui d'Eads, c'est cet homme aux cheveux clairs assis à sa gauche. Il se nomme Bernard Cockerill et vient de la ville de Liège, dans le tout nouveau Royaume de Belgique.

Je m'installe à la place qu'on m'a assignée et qu'on aurait réservée en France au président de la séance ou à la rigueur au secrétaire. Les Nord-américains sont précis voire durs en affaires mais savent être courtois et accueillants. Par mon jeune âge, je les surprends d'être le représentant d'Aldebert Toppenot. Je savais déjà que mon beau-père est un personnage important d'une grande compagnie du Sud, mais je ne mesurais pas qu'il fût aussi respecté dans ce domaine au Nord. Et apparemment tant les banquiers que les investisseurs ont bonne opinion de lui. Après un rappel des buts de la réunion, buts que m'avait indiqué Aldebert, à savoir la préparation de la coopération entre plusieurs forces économiques, industrielles et financières pour pousser le chemin de fer vers l'Ouest après la guerre, le représentant de Carnegie se tourne vers moi et me demande de quelle façon Aldebert Toppenot compte participer à cette opération de grande envergure.

Je suis parfaitement au point grâce aux directives de mon beau-père. Et j'expose combien l'engagement d'Aldebert et ses associés reste sans détour. La compagnie ferroviaire est prête à changer de nom même si cela est nécessaire pour faire oublier sa participation à la guerre. Quel que soit le camp auquel sourira la victoire. Le but de la Compagnie financière que la famille est en train de préparer pour après la guerre sera de participer à la ruée vers l'Ouest à la vitesse du chemin de fer. Je suis mandaté pour expliquer que je serai l'un des participants aux travaux préparatoires de l'implantation du pont sur le Mississippi qui en sera le point fort. Cette annonce fait sursauter le représentant d'Eads.

- Et à quel titre, je vous prie ?

- Il faudra forcément faire des levés topographiques des deux côtés du fleuve. Ainsi que pour l'implantation des piles après avoir sondé le fond du Mississipi et en avoir fait un profil en travers. Je suis géomètre gouvernemental de l'Empire Français et j'ai à ce titre une forte expérience de la validation des projets ferroviaires... »

Je dois exposer mon cursus de carrière et j'explique notamment que j'ai exécutés les levés topographiques de voies ferrées aux abords de gares de triage, réalisés ceux d'un triage pour les trains lourds et bien sûr sans préciser qu'il s'agissait du dépôt de Charleston en 1861.

Mais le fondé de pouvoir d'Eads se cabre.

- Sachez que je suis le géomètre en chef de la compagnie de M. Eads et que je n'ai pas besoin de personnel en plus.

- Cher Monsieur, je ne prétends pas du tout travailler sous vos ordres. Je suis pressenti pour tenir un rôle de premier plan dans la future Compagnie Toppenot et à ce titre, en fonction des accords que nous aurons passés, j'aurai un œil sur les tracés choisis et sur la fiabilité des mesures et plans qui seront réalisés par les divers géomètres opérant sur les chantiers. Mais rassurez-vous, je ne serai en aucun cas un membre de vos équipes. La réalité est qu'il faut à ce projet le plus grand sérieux et que nous aurons à mettre en commun nos compétences pour mener à bien l'entreprise. Wissenburg a des hochements de tête approbateurs et une fois que je me tais, d'une voix douce et toujours avec son air de chien battu il murmure : « Et pourquoi Aldebert compte-t-il fonder une nouvelle compagnie ? Il est à la tête d'une grosse affaire, non ?

- Il veut réinvestir des fonds qu'il a placés hors d'Amérique du Nord pour la durée de la guerre et qui fructifient à l'abri des vicissitudes de la période actuelle. Ce sera une nouvelle compagnie implantée dans les territoires réunifiés. Car il a la conviction que quel que soit le camp qui l'emportera, la raison reviendra et le pays se réunifiera. Le vainqueur ne pourra pas faire autrement qu'organiser la réconciliation.

- Sous la présidence d'Abraham Lincoln.

- Que ce soit la sienne ou celle de Jefferson Davis ne pose aucun problème à mon beau-père qui est très lié aux deux hommes. Malheureusement, il est vraisemblable qu'après de telles épreuves, même le président « victorieux » ne sera pas réélu.

- Mais Toppenot est esclavagiste ! Comment peut-il être lié à Lincoln qui est militant de l'abolition depuis bien longtemps ?

- Mon beau-père a profité de la loi de recrutement pour affranchir ses esclaves. Avant la guerre, il ne le faisait que fort progressivement parce qu'il fallait payer la taxe de manumission qui était fort élevée. Depuis la loi qui accorde l'affranchissement aux volontaires pour servir dans l'armée, la manumission est détaxée. À part un couple de vieux noirs qui ont refusé, tous les travailleurs de la plantation sont salariés et libres. La plupart sont anciens esclaves de la plantation.

- Et ils sont restés là où ils étaient esclaves ?

- Évidemment. Ils sont toujours aussi bien traités, touchent un salaire, mais ils doivent s'habiller et payer le médecin. La plantation leur fournit les vêtements de travail, mais pour le reste, c'est leur affaire.

- Et la nourriture ?

- La plantation dispose de basse-cour, de jardins potagers et produit du coton et du thé. Les cultures vivrières étaient suffisantes au temps des grandes foules d'esclaves. Elle est maintenant excédentaire et le surplus est vendu au marché central de Charleston. Mais seulement après que toutes les familles soient servies. Le travail sur les cultures vivrières n'est pas rémunéré, mais les fruits et légumes sont donnés aux gens qui participent à la production vivrière. Il est quelques jeunes qui préfèrent profiter de leur temps libre en ville. Mais finalement assez peu persistent à aller perdre leur temps. Il y en a un qui a fini par nous quitter pour partir au nord travailler comme ouvrier. Il est revenu pour demander à rejoindre la

plantation après presque un an. Mais nous avons engagé un autre ouvrier à sa place. Maintenant, il travaille comme docker sur le port.

- Et pourquoi est-il revenu ?

- Parce que selon ses dires, jamais il n'avait été aussi maltraité comme esclave de plantation dans le Sud que comme ouvrier d'usine de sidérurgie dans le Nord.

- Oui, en somme, l'esclavage c'est le Paradis ! » Cockerill commence à devenir agressif mais Wissenburg le calme d'un geste de la main. « Nous ne sommes pas ici pour faire de la politique mais de la stratégie industrielle. Et la prudence financière d'Aldebert Toppenot parle pour lui. Quant au Baron de Berdeilhe, il me semble que nous serons heureux de le voir participer à notre entreprise. On m'a dit, Baron, que vous avez été officier et que vous êtes un ancien cadet de l'Académie Militaire de Saint-Cyr qui est le West Point français. Est-ce vrai ?

- Oui, c'est vrai. Et c'est comme officier que j'ai présenté le concours de recrutement du Corps des Géomètres de l'État. Il faut savoir que ce corps civil est lié au Ministère de la guerre dans les pays étrangers parce que ce sont des fonctionnaires très peu nombreux et qui dépendent du ministère des finances. Or si dans les Gouvernorats coloniaux il y a une administration des finances, dans les pays étrangers il n'y en a pas. Ici à Washington, je dépends donc de l'attaché militaire pour les questions à traiter avec le consul qui est régisseurs des avances et recettes de l'ambassade pour les questions d'argent ; mon traitement de fonctionnaire, en fait.

- Certes, mais vous dépendez aussi de lui parce que vous êtes officier de réserve de l'armée française. C'est en cela que vous intéressez M. Carnegie. Nous aurons certainement à composer des unités de « vigilantes » pour assurer la protection des chantiers. Il nous faudra une sorte de général de ces unités. Pensez-y, nous aurions à en reparler si nous finissons par faire affaire avec Aldebert Toppenot. Ou si vous cherchez un emploi un jour. »

Ayant présenté les apports potentiels de la Maison Toppenot au projet, je laisse le champ libre aux fondés de pouvoir des banques. Celui de la First National Bank of New York prend la parole. Son patron le banquier John Thompson vient de créer sa banque à la suite de la réforme qui a eu lieu au cours de cette année. Le but de cette réforme est d'unifier la monnaie et surtout les billets de banque. Elle impose aux banques de conserver des réserves sous forme de bons du Trésor. Cela permet à Lincoln de lever de l'argent en plaçant des bons du Trésor mais en revanche, les banquiers sont plus que tentés de placer leur argent dans des projets lucratifs pour le cas où l'État serait en banqueroute. La First National Bank of New York a de beaux jours devant elle, parce que Thompson n'est pas un perdreau de l'année. Calmement, son fondé de pouvoir expose à Wissenburg que Toppenot prépare effectivement une compagnie financière liée à sa banque et que s'il tient à investir dans le projet, c'est à titre minoritaire et non pour en prendre le contrôle. Quant aux irritations carriéristes de Cockerill, il le prie gentiment de les garder pour lui. Le pont se fera avec ou sans lui et si Eads veut n'en faire qu'à sa tête, on demandera à un autre de construire le pont. Wissenburg calme une fois de plus tout le monde en disant qu'on n'en est pas encore là mais qu'Andrew Carnegie tient à son projet et qu'il est prêt à s'endetter pour le conduire à bien. Les trois « banquiers » assurent qu'ils sont prêts à suivre et soutenir Carnegie.

Je suis surpris d'entendre le troisième s'exprimer au nom de la First National Bank of Chicago. Il s'agit aussi d'une nouvelle banque, créée par le banquier Edmund Aiken et ses associés. Pour répondre à la charte bancaire, ils ont mis sur pied cette banque avec un fonds de cent mille dollars. Une somme énorme mais gagée largement en bons du Trésor. Et surprise, le dernier des trois banquiers est... suisse. Un certain Thomas Egly de Genève. Lorsqu'à la fin de la réunion de travail nous nous retrouvons autour d'un thé, nous devisons amicalement en parlant en français. Il me tarde de rendre compte de cette réunion à Aldebert. Mais surtout et avant tout à l'Amiral de Piétri voire à l'Ambassadeur Mercier s'il a le temps de me recevoir.

En sortant, je retrouve Eamon moins frigorifié que je ne le pensais. En fait, comme la brume s'est levée et le vent calmé, il fait nettement moins froid que tout à l'heure. En outre, il semblerait que le fait d'être resté assis sans bouger dans la pièce nécessairement humide n'ait rien fait pour me réchauffer malgré le petit poêle. Entre le thé et le fait de marcher un peu, je me réchauffe.

Nous partons à pied vers chez Caothan Kirkpatrick. La foule habituelle du port se presse sur les trottoirs avec ses clerks portant sacoches, les porteurs de bagages et leurs charrettes à bras. On trouve des blancs de toutes races, rouquins, blonds, bruns, à la peau hâlée par le travail en extérieur. Parmi les porteurs à charrettes, j'entr'aperçois quelques nègres et quelques Chicanos, mais vraiment très peu. Il semble que les charrettes à bras sont réservées à « une certaine élite ». Nous quittons une zone propre pour passer dans un passage de ruelle plus boueux. Avant même que j'aie pu réagir Eamon arbore sa plaque et sort son revolver. Ce n'est pas un Smith en .32 mais bien un Remington en .44. Le policier a remarqué un colosse en manteau épais et long mais assez douteux, crotté de boue. Occupé à regarder où je mets les pieds, je me suis dit que l'endroit, qui oblige le passant à ralentir, et bien choisi pour une embuscade de rue. Le bonhomme suspect est à une vingtaine de mètres de nous et nous fixe d'un air bovin. L'apparition du Remington ne semble pas le troubler. Il doit être sous l'influence que quelque drogue. Le coup de départ du Remington couvre tout autre bruit. La balle atteint la poitrine du type et l'impact perce le manteau. Le gars accuse le coup en faisant un pas en arrière mais reste debout. De sous son manteau il sort un pistolet à deux coups de très gros calibre. On dirait un fusil de chasse coupé. Le deuxième coup d'Eamon le frappe au niveau du cœur. Toujours sans effet apparent. Ma balle de LeMat qui est partie juste après fait éclater le nez de l'homme qui s'effondre dans la boue. Il remue convulsivement les jambes. Nous nous approchons prudemment, nos revolvers réarmés, tandis que des bruits de course font trembler le trottoir de bois d'une rue adjacente. Quelques curieux armés arrivent suivis par une escouade de policiers en uniforme dont deux portent des « coach guns ». Les autres ont des revolvers Colts et Remington. Nous détournons nos armes dans des directions non dangereuses en les désarmant. Les policiers nous braquent avec leurs propres armes, mais je note que les chiens sont restés à l'abattu. Puis ils voient la plaque d'argent qu'arbore Eamon. Celui-ci sort ses ordres de mission et son laissez-passer de la police de la ville de New York. La balle de .41 de mon LeMat a pulvérisé l'arête du nez du géant mais est restée dans le crâne. La nuque n'est pas percée. En revanche la plaie frontale a abondamment saigné mais l'hémorragie est arrêtée signe que le cœur ne bat plus. D'ailleurs les mouvements convulsifs ont cessé. J'imagine les dégâts que les douze grammes de plomb ont dû faire dans le cerveau. Le chef de l'escouade de police contrôle mes laissez-passer et ma « clearance » [autorisation officielle] pour mon LeMat, arme pressentie comme « rebelle ». Après quelques explications, les policiers nous laissent repartir en précisant que ce pauvre abruti ne viendrait plus vomir son tafia dans les cellules du poste de police du port. Connu pour de menues bêtises, vagabondage et mendicité dans des lieux interdits aux mendiants, c'est la première fois qu'on le prend avec une arme et surtout une arme de cette nature : un pistolet à deux coups de calibre 20 de chasse, un Howdah ou quelque chose de ce genre. C'est la première fois que j'en vois un. J'avais bien vu un « patte d'oie » chez Me Shlomo Kahana mais une telle arme qui semble fort bien construite, jamais. Tandis que nous prenons congé des collègues d'Eamon, je vois le chef d'escouade prendre l'arme et la glisser dans son ceinturon. Les gardiens de police hèlent un porteur à charrette et tout le monde quitte la « scène de crime ». Nous arrivons chez les Kirkpatrick au moment du déjeuner. Un bon Irish Stew arrosé de thé chaud et de vin rouge de l'Ontario qui se laisse boire et s'accorde très bien avec le ragoût de mouton aux haricots blancs mêlés de pommes de terre. Nous en sommes au digestif

quand un des clerks de la boutique du rez-de-chaussée frappe à la porte. Il annonce qu'un « bailiff »⁴ demande à voir « le Capitaine de police Eamon et monsieur Parrubett ».

- Fais-le monter Sean. Et nous lui offrirons un vrai whisky. »

L'huissier refuse poliment l'alcool mais nous remet à chacun une note du procureur du district nous informant qu'aucune poursuite n'est engagée contre nous les témoins ayant déclaré que nous n'avions fait que nous défendre et que l'agresseur était connu comme faible d'esprit. Apparemment devenu dangereux.

Une fois l'homme de loi reparti, Eamon ne peut s'empêcher de remarquer que l'absence d'enquête est plus que suspecte et qu'il va falloir ouvrir l'œil. En effet ; comment ce pauvre hère a-t-il pu se procurer cette arme neuve et donc chère ? Qui est derrière tout ça ?

- Ne t'inquiète pas Eamon, fait Caothan. Je vais me pencher là-dessus. Ce serait un coup des Allemands que je n'en serais pas surpris. De toute façon, il s'agit sans doute de quelqu'un de familier du quartier pour avoir mis la main sur le grand Cuckoo ».

C'est ainsi que j'apprends que le « monstre » que j'ai tué n'était qu'un pauvre type pas méchant mais bien demeuré. Cela me fait une peine profonde. Mais pourtant, ce pauvre fou a été transformé en bête à tuer qui nous aurait sans aucun doute envoyés ad patres.

Dans le train qui nous conduit vers Washington, Eamon profite de ce que nous sommes seuls sur la plate-forme pour me dire que la cible de l'attentat manqué était moi et non lui. Ce que je n'avais pas vu parce que je cherchais où mettre mes pieds pour éviter la boue, c'est qu'en reconnaissant le policier Cuckoo a eu une hésitation avant de reprendre son mouvement d'attaque lente. Et si les deux balles d'Eamon n'ont eu aucun effet sur le géant, c'est que celui-ci portait une cuirasse en acier sous son manteau. Et donc qu'il y avait bien une préméditation. C'est un gardien de police du commissariat du district qui a révélé hier après-midi l'existence de cette cuirasse. Ce serait le motif de la non-enquête du procureur.

Alors, que me veut-on ? Est-ce lié à l'affaire Hintermaier ou aux projets pour l'après-guerre ? Décidément, les grandes villes du nord ne me sont pas favorables. Entre l'enlèvement d'Hélène il y a deux ans à Washington et les deux attaques de New York hier et il y a deux ans, je pense qu'il vaut mieux vivre « en province ».

Une fois de plus, à Washington, je vais loger chez l'Amiral de Piétri et c'est ce cher Cazaubon qui vient me chercher à la gare avec une voiture de l'Ambassade. Il a épousé enfin Sarah Weill et ils sont très heureux.

⁴ Équivalent d'un huissier de justice.